

est pape depuis des siècles, et que l'autorité est là sous une forme ou sous une autre (335).

Il n'y a pas de sincérité. Elle manque ici comme la foi. "Ce n'est pas les prêtres que j'attaque", dites-vous (333). Et qui donc ?—"Ce livre n'est pas contre eux (333)." Et contre qui ?—"Je m'intéresse à leur sort (334)." Pourquoi donc en faites-vous des êtres qui soulèvent le cœur ?—"Je ne leur impute rien (334)." Et quel est donc le but de votre ouvrage ?—"Jamais l'humiliation de l'Eglise ne m'a trouvé insensible (336)." Est-ce donc pour l'exalter que vous déchirez la robe du prêtre ?—"Je me suis senti un cœur immense pour tous ces infortunés (337)." Ah ! votre pitié pour notre infortune nous touche et nous attendrit ; recevez nos remerciements. Mais pourquoi donc nous prodiguez-vous le fiel et la satire ? Ami compatissant, "vous nous avez suivis dans la vie misérable où nous traîne une autorité hypocrite (336)." J'ai dit ailleurs, dans une autre occasion, que ces évêques qu'on appelle des tyrans et des cadres de fer (16) avaient l'attachement, l'amour et l'affection de leur clergé, qui en a donné des preuves, et je le répète ici. C'est avec douleur que nous voyons les vieux jours de nos vénérables pères attristés par les écrits qui poursuivent leurs enfans bien-aimés, et, quand vous avez jeté à l'illustre prélat (Mgr. l'évêque de Chartres), dont vous avez taxé la lettre de *ibelle furieux*, des expressions qui ne sauraient l'atteindre ni lui ravir notre amour, nous avons dit que les cheveux blancs d'un ancien du sanctuaire, aussi pieux qu'éloquent écrivain, méritaient plus de respect et de retenue de la part d'un auteur qui fait appel à l'avenir pour le bonheur du prêtre (27). Encore un mot, s'il vous plaît, et c'est fini.

Les grands hommes et les grands politiques ont toujours vénéralé le sacerdoce, et ils avaient raison. M. Thiers, dans son rapport sur l'enseignement, proclamait qu'il doit en être ainsi. La religion seule offre à l'univers des garanties de stabilité, d'ordre, de bonheur et d'harmonie. Sous l'action de la religion de Jésus-Christ, tout fleurit, tout prospère. Privez le monde de son influence protectrice et divine, les nations tourmentées chancelent sur leurs fondemens, les peuples, frappés de vertige, marchent à tâtons dans les ténèbres épaisses des erreurs humaines, se déchirent les entrailles de leurs propres mains, et finissent par s'engloutir dans les convulsions terribles de l'athéisme et de l'anarchie. Mais, me dira-t-on, qu'y a-t-il de commun entre le sacerdoce et la religion ?—Il y a de commun que l'avilissement et le mépris du sacerdoce entraîne l'avilissement, le mépris et la ruine de la religion. Le prêtre ne vit que pour la religion, et la religion ne vit que par le prêtre, ainsi Dieu l'a voulu. On ne peut frapper l'un sans atteindre l'autre : les persécuteurs le savaient bien. Vous êtes la lumière du monde, disait le Sauveur aux hommes obscurs qu'il s'était choisis pour apôtres : *Vos astis lux mundi* (Math., V., 14), et je soutiens qu'on ne peut fouler aux pieds le sacerdoce chrétien, la lumière du monde, sans que le monde soit plongé dans les ténèbres de l'irreligion, marche à l'aventure sur le bord du précipice et tombe enfin dans l'abîme. Je parle l'histoire à la main, et il suffirait de l'ouvrir pour se convaincre qu'il n'y a qu'un pas du mépris au malheur de tous, des familles et des empires.

DELPUECH, curé au diocèse de Chartres.

BULLETIN.

Toujours le Witness.—Bazar.—Rapport du synode de New-York et New-Jersey.

Le Docteur continue en disant : "que le papisme a échangé pour les œuvres de pénitence, et pour de l'or, le salut que Dieu accorde exempt de toute œuvre pénible." Pour les œuvres de pénitence, nous avons déjà dit qu'elles sont nécessaires avec la foi à la justification du pécheur ; que la grande partie des protestants rejettent le salut de l'homme, par la foi seule : doctrine qui donne entrée à tous les crimes ; que le docteur lise les derniers versets du 2e chapitre de l'épître de St. Jacques, il y verra une terrible condamnation de cette doctrine abominable. Quand il dit que le Pape a échangé pour de l'or : c'est une calomnie ordinaire au protestantisme, qui ne mérite pas de réponse. Le docteur continue : "Ouvrir à tout le monde, par Jésus-Christ, sans aucun médiateur humain et sans ce pouvoir qui s'appelle lui-même l'Eglise, un accès large, libre pour arriver au don de Dieu, la *vie éternelle*, tel fut le christianisme, telle fut la Réforme." Que la Réforme ait ouvert une voie large, un chemin aisé pour aller en carrosse en paradis, c'est ce que nous savons, puisqu'elle a aboli le carême, le jeûne, la confession, etc., mais aussi, le Réforme n'appartient pas au christianisme. Car la doctrine du christianisme dit : "Entrez par la porte étroite, car la porte large et spacieuse conduit à la damnation, et il y en a beaucoup qui entrent dans cette voie, (St. Math. cap. 7, v. 13)." Ainsi, M. le docteur, craignez d'entrer dans la voie large, car Jésus-Christ vous dit, que vous périrez. Son autorité vaut bien celle de Luther et *id genus*. Le docteur compare le papisme ou le catholicisme, ce qui est la même chose au yeux de la Réforme, à un mur que l'ouvrage des temps a élevé entre Dieu et les hommes, et qu'on ne peut franchir que par le moyen des souffrances ou en payant bien cher ; que c'est la Réforme qui a détruit ce mur, qui a rendu Jésus-Christ à l'homme, et lui a fourni, un accès facile à son créateur. On voit bien que le docteur se fait

du chemin du ciel telle idée qu'il lui plaît : il ressemble à ces personnes endormies qui ne rêvent que richesses et plaisirs, et qui se trouvent les mains vides à leur réveil : qu'il se désabuse, le pauvre homme, le chemin qui conduit à la *vie éternelle*, n'est pas une théorie inventée à plaisir, mais c'est une voie étroite, et dans laquelle il n'entre qu'un petit nombre (St. Math. cap. 7). C'est pourquoi J.-C. préconise les larmes, les souffrances, l'humilité, la pauvreté, le mépris des biens et des honneurs de la terre, donne sa malédiction à l'orgueil, aux plaisirs insensés des mordains, à l'abus des richesses, et à tous ceux qui ont ici-bas leurs satisfactions. Messieurs les réformés qui défestent si fort les œuvres de la pénitence ne goutent guère ce langage qui n'est pas celui de la prétendue Réforme : ainsi le papisme, ou le christianisme, bien loin de nous éloigner de J.-C. comme on nous en accuse, nous donne par les œuvres de pénitence, accès auprès de notre Sauveur auquel nous devons être conformes, au lieu que le protestantisme avec sa foi seule, éloigne les hommes de Dieu à cause de la haine qu'il leur inspire pour les bonnes œuvres. Le docteur après avoir détaillé l'état de l'Eglise du moyen âge, c'est-à-dire, depuis J.-C. jusqu'à la Réforme, après avoir parlé de l'état où se trouvait les études théologiques, des différentes opinions dans les écoles de ce tems, après avoir fait connaître le contraste qui se trouvait entre l'instruction religieuse, et la conduite des prêtres et des moines, nous transporte à l'époque de la Réforme. Tout ce détail, dit-il, peut faire connaître que la religion avait besoin de réforme, et la science d'un changement entier.

"Le peuple chrétien, dit-il, et sous ce nom, sont comprises presque toutes les nations de l'Europe, ne recherchait plus le Dieu saint et vivant pour en obtenir le don libre de la vie éternelle. Ainsi, il recourait aux inventions de la superstition, capables d'épouvanter et d'alarmer l'imagination. Le ciel était peuplé de saints et de médiateurs dont l'office était de solliciter la miséricorde divine. Par tout, vous voyez des œuvres de piété, de mortification, de pénitence, et autres observances qu'on tâchait de se procurer." (Chose épouvantable pour l'œil d'un réformé). Au reste, vous pouvez en croire le Dr., car c'est, dit-il, Myconius qui avait été moine, (et qui apostasia ensuite) lequel fut un des compagnons de Luther, qui rapporte ces choses. On voit par ce récit que c'était alors l'usage, comme à présent, d'exposer à la vénération des fidèles, des objets de piété tels que croix, reliques, tableaux, statues, auxquels on rendait un culte relatif, comme on le fait aujourd'hui ; il faut que le docteur croie les catholiques bien stupides pour s'imaginer qu'ils adorent ces objets de piété, qu'il traite de superstition. Il nous parle d'abord de l'intercession de la Vierge Marie, comme la Diane des payens, de celle des Saints dont le Pape augmente le nombre continuellement : "il fallait, non-seulement accomplir ce que Dieu a ordonné dans ses commandemens, mais encore pratiquer certain nombre d'exercices de piété inventés par les moines et les prêtres, qui en retiraient de grandes sommes d'argent. Tels étaient, des *Ave Maria*, des prières à Ste. Ursule, à Ste. Brigitte. Il fallait chanter jour et nuit." On voit que le docteur parle de l'usage de chanter l'office divin. On enjoignait aux fidèles des pèlerinages établis dans les forêts, sur les montagnes, et dans les vallées. Le peuple portait aux couvents et chez les prêtres de l'argent, ou tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, comme des canards, des œufs, de la cire, du beurre, du fromage, et on chantait, on sonnait les cloches, l'encens remplissait le sanctuaire, et on offrait le sacrifice : on dressait des tables, les verres passaient à la ronde, et ces pieuses orgies se terminaient par les messes. Depuis longtemps, les évêques ne paraissaient plus en chaire ; mais ils consacraient des prêtres, des moines, bénissaient des églises, des chapelles, des images, des livres, des cimetières, et tout cela, leur rapportait un large revenu. Des os de jambes, de bras, de pieds, étaient conservés dans des boîtes d'or ou d'argent. On les faisait baiser aux fidèles et on en retirait de l'argent. Tout le monde proclamait que le Pape tenait la place de Dieu sur la terre, et qu'en conséquence, il ne pouvait errer.

"A l'Eglise de tous les Saints, à Wittemberg, on montrait un petit morceau de l'arche de Noé, un peu de suie de la fournaise des trois enfans, un morceau de la crèche de l'Enfant-Jésus, quelques poils de la barbe de St. Christophe, et dix-neuf mille autres reliques plus ou moins précieuses. A Schallhouse on montrait un soufflet de St. Joseph que Nicodème avait reçu dans son gant. Dans le Wurtemberg, un vendeur d'indulgences portait sur sa tête une plume qu'il disait être arrachée à l'une des ailes de l'archange St. Michel. On affirmait les reliques pour les porter de côté et d'autre (comme font les protestans de leurs bibles et de leurs tracts). Enfin, dit notre auteur, le royaume de Dieu était disparu de dessus la terre, qui était changé en marché d'abomination." Il est bien certain que dans tout ce que